Sciences historiques.

Florence Dupont et Thierry Eloi, *L'érotisme masculin dans la Rome antique* : Paris, Belin, 2001, 350 pages.

Ce livre est la version refondue de la thèse de doctorat soutenue par Thierry Eloi en 1997 à l'EPHE, 5e section. Un grave accident ayant empêché l'auteur de se consacrer à l'édition de son travail, Florence Dupont en a assuré, en accord avec lui, la publication. La parution de cet ouvrage mérite donc d'être saluée.

L'introduction définit clairement le choix du titre et le propos du livre, qui n'est pas une étude sur l'homosexualité romaine, mais une tentative faite pour approcher la nature réelle de l'érotisme masculin à Rome sans l'enfermer dans des catégories (homosexualité ou bisexualité) qui, parce qu'elles correspondent à des concepts modernes, ne sont pas opérantes dans la société romaine. De ce point de vue l'ouvrage suit la voie tracée dès 1982 par Paul Veyne (« L'homosexualité à Rome », *Communications* 35, p. 26-33), tout en remettant en cause la thèse de ce savant selon lequel l'homosexualité n'était pas condamnée à Rome tant qu'elle avait pour objet des esclaves et qu'elle était active. L'ouvrage a pour but de montrer qu'active ou passive, la sexualité doit avant tout rester dans des limites strictement définies et que c'est l'hyperactivité sexuelle, quelles qu'en soient les manifestations, qui est stigmatisée comme ruinant la masculinité de l'homme. C'est l'aspect paradoxal de cette thèse, qui définit la masculinité romaine comme « le silence du sexe » (p. 13), qui en fait tout l'intérêt. Il reste que la démonstration elle-même n'est pas toujours convaincante et qu'assez souvent les conclusions auxquelles conduit l'étude des textes sont hâtives et la traduction de certains textes latins très hasardeuse. On regrettera à ce propos que les contraintes éditoriales aient conduit à ne donner que la traduction des textes anciens qui constituent pourtant la base même de l'analyse. La présence du texte latin aurait permis d'éviter certaines erreurs grossières : c'est ainsi que le portrait de Germanicus par Suétone (*Cal.*, 3) étudié p. 312 souligne « sa beauté et son courage remarquables » (*formam et fortitudinem egregiam*) et non « sa virilité », terme présenté comme traduisant *uirtus* (ce qui serait déjà contestable dans un tel contexte), alors que le mot n'est pas présent dans la phrase mais dans celle qui précède et au pluriel, dans son sens parfaitement habituel de « qualités ».

Sans doute faut-il voir l'origine de ces erreurs, qui nuisent d'abord à une thèse que l'on aurait tort de ne pas prendre en compte, dans les conditions très particulières qui ont présidé à la parution d'un ouvrage dont on souhaite rapidement une version corrigée.

Gérard Salamon.

Origines gentium, textes réunis par Valérie Fromentin et Sophie Gotteland (Ausonius, coll. Études, 7) : Bordeaux, 2001, 395 pages.

Entre décembre 1996 et décembre 1997 se sont tenues à à Bordeaux trois tables rondes consacrées à la question des origines des cités et des peuples. Le présent volume réunit toutes les communications qui y ont été faites, précédées d'une introduction de Dominique Briquel et suivies d'un index des sources (sources littéraires puis sources épigraphiques, manuscrites et papyrologiques), d'un index géographique et d'un index des noms propres (noms de peuples puis noms d'hommes et de divinités). Chaque communication dispose d'une bibliographie, mais on peut regretter l'absence d'une bibliographie générale.

La première partie est constituée de trois communications relevant de problématiques générales : Jacques Jouanna, *À l'origine de l'origine des peuples* (p. 21-39) ; Michel Casewitz, *Le vocabulaire du mélange démographique : mixobarbares et mixhellènes* (p. 41-47) ; Olivier Curty, *Les parentés entre cités chez Polybe, Strabon, Plutarque et Pausanias* (p. 49-56). Le reste du volume s'organise selon une division géographique : la deuxième partie regroupe les communications consacrées à la Grèce et à l'Asie (Grèce continentale et Cyclades, Asie Mineure et îles ioniennes, Haute Asie), la troisième celles qui concernent Rome, puis l'Italie et la Gaule et enfin l'Afrique. On lira ainsi dans la deuxième partie les contributions suivantes : Dominique Lenfant, *Mélange ethnique et emprunts culturels : leur réception et leur valeur dans l'Athènes classique* (p. 59-78) ; Sophie Gotteland, *L'origine des cités grecques dans les discours Athéniens* (p. 79-93) ; Estelle Oudot, *Penser l'autochtonie athénienne à l'époque impériale* (p. 95-108) ; Francis Prost, *Peuples, cités et fondateurs dans les Cyclades à l'époque archaïque* (p. 109-121) ; Jacques des Courtils, L'archéologie du peuple lycien (p. 123-133) ; Pierre Debord, *Les Mysiens : du mythe à l'histoire* (p. 135-146) ; Alain Bresson, *Grecs et Cariens dans la Chersonnèse de Rhodes* (p. 147-160) ; Pierre Aupert, *Amathousiens et Etéochypriotes* (p. 161-168) ; Raymond Descat, *Les traditions grecques sur les Lélèges* (p. 169-177) ; Christopher P. Jones, *Diplomatie et liens de parenté : Ilion, Aphrodisias et Rome* (p. 179-186) ; Nathalie de Chaisemartin, *Le retour des Troyens : l'exemple d'Aphrodisias* (p. 187-206) ; Askold Ivantchik, *La légende « grecque » sur l'origine des Scythes : Hérodote 4, 8-10* (p. 207-220). La troisième partie est constituée des communications suivantes : Damien Nelis, *L'*Enéide *et les origines de Rome : l'épopée étiologique* (p. 223-240) ; Paul M. Martin, *La tradition de la double royauté dans la Rome des origines* (p. 241-262) ; Agnès Rouveret, *Paysage des origines et quête d'identité dans l'œuvre de Properce* (p. 263-270) ; Eric Foulon, *Polybe et la question d'une histoire des origines* (p. 271-283) ; Didier Marcotte, *Samnites, Lucaniens et Brettiens. L'Italie sabellique dans l'ethnographie grecque* (p. 285-295) ; Dominique Briquel, *Les deux origines de Lanuvium* (p. 297-308) ; Lucienne Deschamps, *Les origines de la* gens salentina (p. 309-320) ; Filippo Coarelli, Origo Sagunti. *L'origine mitica di Sagunto e l'alleanza con Roma* (p. 321-326) ; Pascal Arnaud, *Les Ligures : la construction d'un concept géographique et ses étapes de l'époque archaïque à l'empire romain* (p. 327-346) ; Alain Billault, *Remarques sur l'origine des Ethiopiens dans la littérature antique* (p. 347-355) ; Catherine Dobias-Lalou, *Les rapports linguistiques entre une métropole et sa colonie : l'exemple cyrénéen* (p. 357-363).

Comme on le voit, l'ouvrage, qui intéresse aussi bien les hellénistes que les latinistes, est d'une très grande richesse. Depuis l'article de E. J. Bickerman, intitulé *Origines gentium* (*Cl. Phil.* 47, 1952, p. 65-81), sont parues, il est vrai, de nombreuses monographies consacrées à tel ou tel peuple ou telle ou telle cité ; mais le présent volume permet précisément de faire le point sur les recherches qui ont

été (et sont toujours) menées : par la qualité des contibutions qu'il rassemble, par la multiplicité des points de vue qui s'y expriment et le fait qu'on y trouve à la fois des études portant sur des cités ou des peuples particuliers et des réflexions sur la notion même d'origine, ce volume est un instrument indispensable sur la question.

Gérard Salamon.

Ella Hermon, *Habiter et partager les terres avant les Gracques* (Collection de l'École Française de Rome, 286) : Rome, 2001, xiv-355 pages.

Ce livre qui est le couronnement de vingt-cinq ans de recherches se présente comme « une synthèse de la question agraire » avant les Gracques (p. xiii) et tout spécialement comme une réflexion sur la formation du concept d'*ager publicus* qui n'est pas fixé *ne uarietur* depuis les débuts de la République. Il se compose de deux parties dont la première couvre la période qui va des « origines » aux années de la prise de Véies et de la réorganisation de son *ager*, et la seconde au siècle et demi qui suit, puisqu'elle s'achève sur l'étude de la *lex Flaminia* de 232.

L'élaboration du premier volet de ce diptyque se heurtait aux difficultés que l'on sait, compte tenu de l'absence quasi totale de documents remontant à ce passé lointain. Les résultats de l'enquête qu'E. Hermon conduit tout au long de ces siècles obscurs n'en sont pas moins expressément placés par elle sous le signe du vraisemblable. Cet optimisme se justifie à ses yeux par la cohérence du témoignage de l'annalistique dès lors qu'il est envisagé globalement et dans la mesure ou celui des *gromatici*, celui des juristes, mais aussi quelques données extérieures à la documentation littéraire, le consolident sur des points importants. Avec la deuxième partie du livre, les problèmes se posent bien sûr en termes plus nets et dans un cadre bien défini.

Ce travail est si riche, parfois même si dense que mieux nous paraît être d'en survoler, et de haut, les lignes de force ainsi que les acquis principaux pour la période des siècles obscurs. Les quatre premiers chapitres sont placés sous le signe de la *gens* et de *l'ager gentilicius*. Dans le premier, E. Hermon montre comment l'emprise de ce groupe sur le système des *pagi* et des *uici*, puis sur celui des curies, enfin sur celui des premières tribus rustiques favorisa la constitution de ces domaines. Sauf exception (*cf.* le cas des *Fabii*), ils ne sont pas la propriété collective de la *gens* : le souvenir de formes d'appropriation individuelle, même si ces terres sont collectivement travaillées par les clientèles (ch. II et tout spécialement les analyses qui ont trait à la naissance des plus anciennes tribus rustiques).

La survivance des solidarités gentilices est au demeurant perceptible dans le domaine d'une réalité civique, celui de l'armée hoplitique. Les *sodales* de P. Valérius mentionnés sur le *lapis Satricanus* étaient en effet des *iuuenes* attachés à sa personne par un lien de *fides*, mobilisés pour la première fois et qui, comme tels, participaient à des entreprises de colonisation militaire que l'auteur replace dans le droit fil du *uer sacrum* (ch. III ; *cf.* déjà MEFRA 111, 1999). Rappelons ici que par d'autres voies H. S. Versnel a été récemment conduit à développer en *[iun]iei* les trois lettres qui se lisent encore au début de l'inscription de Satricum et que, dans sa pensée, l'ensemble ainsi obtenu (*iunii*) servait à désigner en termes de classe d'âge, les *sodales* de P. Valerius.

Tout ce chapitre est séduisant. Nous noterons seulement que, dans Cato, *Orig.* 2, 19 Ch, *iuuenes*, qui est la pierre d'angle de la reconstruction proposée, n'est que la restitution d'une lacune. Cela dit, cette partie du livre n'a rien d'un hors-d'œuvre : elle trouve de droit sa place dans la trame de l'ouvrage, s'il est vrai que la

quête de terres est au premier plan des préoccupations auxquelles la création d'une colonie même provisoire est censée répondre.

Le chapitre suivant (*Le clan et la plèbe*) est lourd de matière. E. Hermon y part de la constatation que, des trois formes d'occupation des terres qui sont envisageables au début de la République (occupation gentilice, occupation « fédérale », assignations viritanes), la dernière est incompatible avec les deux autres. Les analyses qu'elle conduit sur cette base l'amènent à mettre en évidence l'importance de quelques épisodes dont l'annalistique a gardé le souvenir, non sans l'infléchir sur certains points : *lex Icilia de Auentino publicando*, *lex de agro Coriolano*, controverse relative à l'*ager Bolanus* à l'occasion de laquelle la notion d'*ager uacuus* apparaît dans les revendications plébéiennes, sort de l'*ager Veientanus*, etc.

Bref cent-cinquante pages qui ouvrent des voies nouvelles à la discussion d'importants problèmes sur chacun desquels elles apportent également un solide état de la question. Le livre accorde en effet à la perspective historiographique la part qu'elle mérite. E. Hermon mérite donc notre reconnaissance pour l'étude d'ensemble qu'elle nous donne de problèmes mal connus en-dehors de l'Italie, où ils restent au premier plan de la recherche : à preuve, en 2001 encore, la parution du livre d'A. Manzo (*La lex Licinia Sextia de modo agrorum. Lotte e leggi agrarie tra il V e il IV secolo A.C.*).

Jean-Claude Richard.

Konstantinos Kapparis, *Abortion in the ancient world* : London, Duckworth, 2002, 264 pages.

Konstantinos Kapparis qui enseigne les lettres classiques à l'université de Floride, entend faire le point sur l'avortement dans l'Antiquité, quelque trente ans après la grosse somme de Nardi, *Il procurato aborto nel mondo greco-romano*, publié en 1971. Son parti, ou son parti pris, est très différent de celui de son prédécesseur, mais n'est pas sans intérêt, puisque le cœur de son livre présente trois points de vue, dans un ordre qui peut surprendre un peu : celui du médecin, celui de sa femme, celui de l'homme. Il encadre ces trois visions entre d'une part un chapitre sur la pratique (méthodes : science et superstition) et un sur la théorie (animation et humanisation du fœtus), d'une part, et d'autre part, *in fine*, un chapitre sur la législation, suivi en guise de conclusion de quelques pages reprenant d'un point de vue historique et évolutif l'ensemble de ces données. Deux appendices sont consacrés à la traduction, présentée, annotée et expliquée de deux textes-clefs, le petit ouvrage pseudo-galénique *Whether what is carried in the womb is a living being* (19, 158-181 Kühn), et le *Serment* d'Hippocrate rapproché de la loi de Philadelphie LSA 20 (pourquoi dans cet ordre, on ne sait) ; enfin une bibliographie et un index des auteurs anciens (sans qu'on sache quelles éditions ont été utilisées).

Ce qui me gêne, c'est l'absence totale de l'archéologie, de la paléopathologie, et même d'un véritable éclairage médical. Je ne crois pas que Kapparis remplace Nardi, malgré l'ambition qu'il en avait (p. 5), et je m'étonne que la répartition des pages soit si parfaitement et artificiellement équilibrée : 53-89 (36) pour le médecin, 91-132 (41) pour la femme, 133-165 (32) pour l'homme, loin d'accorder la part du lion à la principale intéressée, ni la plus grande place à son médecin le plus compétent, le plus bienveillant et le plus humain, Soranos d'Éphèse, très insuffisament exploité.

Une certaine déception donc, en face d'un livre insuffisamment spécialisé à mes yeux, néanmoins agréable à lire, et qui pourra servir aux étudiants d'ouvrage d'initiation aux problèmes évoqués.

Danielle Gourevitch.

E. Santagati Ruggeri, *Un re tra Cartagine e i Mamertini. Pirro e la Sicilia* (SEIA, n.s. II 1) : Rome, Giorgio Bretschneider Editore, 1997, 100 pages.

E. Santagati Ruggeri consacre une étude assez brève mais minutieuse à une étape importante de l'expédition de Pyrrhus en Occident, celle que constitue son intervention en Sicile, entre 279 et 275. Cet épisode, qui suit la victoire de l'Épirote à Ausculum et précède son retour malheureux sur le sol italien, avait fait l'objet d'un long article de V. La bua en 1980 (« La spedizione di Pirro in Sicilia », *MGR* 7, 1980, p. 179-254), dont ce nouveau fascicule reprend les analyses en les développant sur certains points. L'auteur insiste d'abord sur la fragilité de la Sicile dans la décennie qui suit la mort d'Agathocle, en 289. L'affaiblissement des cités grecques, en particulier de Syracuse, déboucha sur une situation confuse d'anarchie et la concurrence de plusieurs tyrans ; il permit finalement à Carthage, dont l'appétit de domination sur l'île était intact, de s'imposer en Sicile et de constituer une menace inquiétante pour Syracuse, qui demeurait isolée. Il est certain, comme le remarque E. Santagati Ruggeri, que la dispersion des Grecs de Sicile explique le fait que la cité ait fait appel à Pyrrhus, et il est vrai que les liens familiaux du roi avec Agathocle constribuent à justifier le recours au roi épirote, auréolé de toute façon de sa récente victoire en Italie. Les raisons qui ont poussé Pyrrhus à s'engager en Sicile ont fait l'objet de nombreuses hypothèses, qui sont ici, comme c'était le cas dans l'article de V. La Bua, recensées et discutées de manière plutôt convaincante.

L'auteur souligne à juste titre les liens de Pyrrhus avec l'Égypte lagide qui éclairent le souci de la part de l'Épirote de s'opposer aux Puniques, rivaux des Ptolémées. Plus largement, l'auteur a raison de rappeler que l'ambition de conquérir l'Afrique et finalement l'ensemble de l'Occident a été attribuée *ex euentu* à Pyrrhus par nos sources, après la défaite de Lilybée. Mais si Pyrrhus renonce à une expédition macédonienne qui lui est offerte au même moment, c'est d'abord parce qu'il veut achever son œuvre d'unification du monde grec d'Occident qu'il a entreprise en Italie et empêcher Rome de reprendre l'avantage dans le Sud : cette ambition là, nourrie de l'expérience malheureuse de son prédécesseur, Alexandre le Molosse, paraît difficilement contestable. Dans ce cadre, le choix opéré par Pyrrhus s'explique, sur le plan stratégique, par le souci de gagner la faveur de Rome contre Carthage au lieu de s'épuiser dans un affrontement direct. L'auteur adopte cependant une perspective trop restrictive lorsqu'il voit dans ce changement d'attitude à l'égard de Rome l'effet d'un sentiment de faiblesse de la part de Pyrrhus. Il nous semble plutôt qu'il lui est difficile de manquer l'occasion d'un accroissement de son pouvoir par un engagement en Sicile ; il n'hésite d'ailleurs pas à passer sur l'île lorsque ses négociations avec les Romains ont échoué et que la conclusion du traité romano-carthaginois lui est défavorable. S'il confie les cités de Grande Grèce à des garnisons en promettant un retour rapide, il s'agit là du geste d'un conquérant plutôt confiant dans la solidité de ses succès.

L'auteur procède ensuite à une étude comparée des principales sources qui nous informent sur l'expédition, c'est-à-dire Appien, Diodore, Plutarque, Justin et Zonaras. L'épisode de Rhégion, attaquée par les Carthaginois au moment du passage en Sicile de Pyrrhus, est réexaminé avec soin : la succession des deux ambassa-

des de Magon, en 279 et en 278, est en effet probable. La stratégie de l'Épirote lors de sa pénétration en Sicile est analysée avec minutie et le rôle des Mamertins dans le rapport de forces entre Carthage et Pyrrhus bien mis en valeur. L'auteur insiste à juste titre sur la réputation de vainqueur des Romains sur laquelle s'appuie Pyrrhus et sur son habileté politique qui le conduit à devenir l'ἡγεμών καὶ βασιλεύς des Grecs de Sicile : il nous semble qu'il reprend les titres qui lui étaient attribués en Épire et les adapte aux nécessités de la situation des cités siciliotes. Il efface ainsi l'aspect humiliant d'une *deditio* pure et simple de ces cités, alors que cette dernière pratique lui était attribuée, avec des nuances, par V. La Bua. Mais l'examen des différents témoignages, en particulier monétaires, de la volonté d'unification du monde grec de Sicile manifestée par Pyrrhus, est ici insuffisant et il faut encore se reporter à l'article de V. La Bua.

Les erreurs de jugement de la part de Pyrrhus et sa méconnaissance des réalités politiques siciliotes semblent bien être à l'origine de son échec final et ses qualités militaires ne sont pas en cause, comme l'affirme à nouveau l'auteur : il ne s'agit pas de faux-pas dans sa stratégie mais de l'application d'une méthode de gouvernement incompatible avec l'expérience politique des Siciliotes, et c'est la mise en œuvre d'une ambition personnelle qui le pousse à s'engager en Afrique et qui, de ce fait, affaiblit la coalition organisée autour de l'Épirote. L'auteur, qui se montre sur ce point un peu trop prudent, suggère le rôle de modèle joué par l'expédition d'Alexandre le Grand dans la geste de Pyrrhus, et recense les obstacles qu'a rencontrés la réalisation de ce projet dans le monde grec d'Occident, malgré la prudence enseignée à Pyrrhus par l'échec d'Alexandre le Molosse. Une étude systématique des sources permettrait sans doute de mesurer la validité de cette mise en perspective et son existence pour les contemporains de Pyrrhus.

Mathilde Mahé-Simon.

D. Zodda, *Tra Egitto, Macedonia e Sparta : Pirro. Un monarca in Epiro*, (SEIA, n.s. II 1) : Rome, Giorgio Bretschneider Editore, 1997, 135 pages.

L'ouvrage, lui aussi plutôt bref, de D. Zodda vient compléter l'étude de E. Santagati Ruggeri parue dans la même collection, puisqu'il s'intéresse à la carrière de Pyrrhus avant et après l'expédition en Occident. Bien qu'elles couvrent à elles deux, et même chacune, une période nettement plus longue que l'équipée occidentale, ces deux parties de la vie du souverain épirote ont suscité moins d'études que sa geste en Italie du Sud et en Sicile. Le livre de D. Zodda vient donc utilement dresser un bilan de nos connaissances sur deux étapes de la vie de Pyrrhus qui non seulement intéressent l'histoire de l'Épire, de la Macédoine, du Péloponnèse et du monde grec dans son ensemble au tournant des IV^e^ et III^e^ siècles av. J.-C., mais aident aussi à comprendre la stratégie suivie par le général en Occident et les motivations qui furent les siennes dans cette entreprise.

L'examen de la situation dynastique en Épire en 317 s'avère en effet bien nécessaire pour mesurer l'attachement de Pyrrhus à son rôle de monarque et l'ambition qui l'animait, et révèle aussi comment le petit royaume s'est trouvé très tôt au centre de la lutte d'influence que se livraient les diadoques. Si le premier exil du roi, encore enfant, est dû aux iniatives malheureuses de son père Éacide, le conflit entre Cassandre et Antigone est à l'origine du retour du roi sur le trône. D. Zodda a raison d'insister sur le rôle, dans la fomation du jeune général, de la fonction de στρατηγός assumée par Pyrrhus lors de sa présence en Épire, entre 307 et 302, sous le contrôle de Démétrios Poliorcète. Nul doute que l'expérience du

second exil, décidé par le même Poliorcète, et qui conduit l'Épirote à Alexandrie, a instruit Pyrrhus sur la versatilité des chefs politiques et sur l'importance de nouer et et consolider des alliances qui assurent sa puissance. Dans cette perspective, l'hypothèse formulée par G. Nenci (*Pirro. Aspirazioni egemoniche ed equilibrio mediterraneo*, Turin, 1953) d'une collusion entre les intérêts du jeune roi revenu sur son trône et ceux de Ptolémée Ier est ici à juste titre reprise par l'auteur.

Il aurait été utile de préciser le débat historiographique qui oppose les tenants d'une certaine inertie politique de la part du roi sur le plan de la politique intérieure (P. Levêque, *Pyrrhos*, Paris, 1957) à ceux qui font du règne de Pyrrhus une période de transformations importantes pour l'Épire (G.N. Cross, *Epirus*, Cambridge, 1932). Mais D. Zodda développe de manière convaincante les différentes étapes de la mise en œuvre d'une politique de conquête ambitieuse, manifestée en particulier par le mariage avec Lanassa, fille d'Agathocle, union liée au conflit avec Démétrios pour la possession de la Macédoine (l'auteur estime que l'attaque contre Corcyre indiquée pour le début du règne de Pyrrhus par Pausanias a bien eu lieu, mais qu'elle fut un échec. Son argumentation convainc). L'auteur examine enfin la tentative de reconquête de la Macédoine postérieure à l'expédition en Occident, qui voit s'opposer Pyrrhus et Antigone Gonatas. Ce dernier effort militaire de l'Épirote, après avoir mal commencé en raison des erreurs stratégiques de Pyrrhus, s'achève par la mort du roi.

L'intérêt majeur de cette étude est de montrer l'unité et la cohérence du projet de Pyrrhus, à qui on a longtemps dénié une perspective politique d'envergure, et les raisons, d'ordre d'abord militaire, qui ont conduit à son échec. Il semble difficile, après ce travail comme après celui d'E. Santagati Ruggeri, de contester l'ambition propre à l'Épirote de constituer un grand État unissant la Macédoine, l'Épire, une partie de la Grèce et l'Occident grec : il se conduit ainsi en prince hellénistique tributaire de l'héritage d'Alexandre.

La seconde section de l'ouvrage, qui aurait mérité d'être développée en un volume autonome, est de nature méthodologique : l'auteur recense les différentes sources qui nous informent sur la geste de Pyrrhus, opérant une distinction naturelle mais qui se révèle peu commode entre les contemporains de l'Épirote, les auteurs d'époque impériale, la tradition annalistique. Il eût été plus judicieux d'établir clairement les hypothèses de filiation entre ces sources, les auteurs du III^e^ siècle nous étant presque exclusivement connus par les écrivains postérieurs, et l'information d'Ennius ou de Tite-Live n'étant pas strictement annalistique... Mais ce problème se pose à chaque fois que l'on tente de mettre en lumière la figure d'historiens conservés de manière fragmentaire et la synthèse ici présentée, bien qu'elle soit vraiment trop rapide, sera utile à ceux qui s'intéressent au personnage de Pyrrhus. La place centrale de Douris de Samos dans la première tradition relative à Pyrrhus est justement reconnue ici, mais l'ouvrage de F. Landucci Gattinoni, *Duride di Samo*, Rome, 1997) — peut-être trop récent — ne peut être maintenant ignoré. Ennius et Tite-Live sont hélas mentionnés pour la forme et l'absence des textes philosophiques de Cicéron, qui révèlent l'ambivalence de l'image romaine de Pyrrhus, admiré pour son courage et décrié pour son ambition effrénée, est regrettable. L'auteur aurait pu ainsi approfondir les analogies et les divergences entre le traitement réservé par les sources romaines à Alexandre le Grand et celui qui concerne Pyrrhus, et dégager les fondements historiographiques et philosophiques de ces représentations.

Finalement, cet ouvrage a le mérite d'une part, de s'intéresser à deux périodes de la vie de Pyrrhus encore peu étudiées, et de l'autre, de dresser un inventaire des sources qu'il faut maintenant préciser. Quelques coquilles, présentes surtout au début de l'ouvrage, viennent entacher un livre qui vient par ailleurs confirmer

l'interprétation historiographique récente selon laquelle la geste de Pyrrhus est l'expression non d'une soif de pouvoir désordonnée mais d'une ambition politique ample et cohérente.

Mathilde Mahé-Simon.

Danielle Gourevitch et Marie-Thérèse Raepsaet-Charlier, *La femme dans la Rome antique* : Paris, Hachette Littératures, 2001, 301 pages, 20 illustrations photographiques.

L'association d'une spécialiste de la médecine antique, et plus spécialement de la physiologie féminine, avec l'auteur de la *Prosopographie des femmes de l'ordre sénatorial romain* ne pouvait manquer d'être fructueuse pour cet ouvrage qui se veut de vulgarisation mais qui s'appuie sur une solide connaissance du sujet. Pourtant, si l'on en croit les auteurs elles-mêmes, écrire ce livre était une gageure puisqu'elles consacrent plusieurs pages à montrer que les femmes sont absentes des sources antiques et que les documents littéraires que nous possédons, écrits presque exclusivement par des hommes, sont sujets à caution. Mais le pari est tenu : dans un cadre bien délimité historiquement (de Scipion l'Africain à Caracalla) et géographiquement (Rome et l'Italie), elles brossent un tableau complet et vivant de la situation des femmes romaines, appuyé sur des documents indiscutables, qui dépassent le domaine littéraire et incluent également les inscriptions et l'iconographie. L'ouvrage définit d'abord la condition juridique et sociale de la femme, en tenant compte des niveaux hiérarchiques d'une société très classifiée, de l'esclave à la princesse en passant par les affranchies, les classes laborieuses et les matrones de la haute société. Le statut juridique qui fait de la femme une perpétuelle mineure est compensé par l'institution d'une tutelle accommodante, qui lui laisse une grande liberté dans la gestion de ses biens. Elle est réputée être incapable sur le plan politique et judiciaire, mais on voit des femmes plaider en public et d'autres exercer une influence politique qui pour être souterraine n'en est pas moins efficace. Des questions difficiles, comme la position de l'épouse qui entre *filiae loco* dans la famille de son mari ou la loi Voconia, qui visait à empêcher les femmes de devenir trop riches en limitant leur capacité à hériter, sont exposées avec clarté. L'étape la plus importante de la vie d'une femme est son mariage ; il devait servir la stratégie matrimoniale de la famille ; quant à sa vie amoureuse, conjugale ou extra-conjugale, elle manquait singulièrement d'intimité. Le mythe de la décadence morale de Rome à partir de la fin de la République est à juste titre remis en cause ; les divorces et remariages multiples sont surtout constatés dans la famille impériale, et à des fins politiques ; rien ne prouve qu'ils aient été représentatifs de la société dans son ensemble. Mais plus encore que ces généralités sur la condition des femmes romaines, le lecteur appréciera de découvrir la réalité quotidienne de leur vie. Comme on s'y attend, l'ouvrage fait la part belle aux questions physiologiques : un chapitre est consacré à étudier « Le corps et la santé » ; c'est aussi un des plus intéressants, avec des témoignages de médecins antiques qui nous font vivre les problèmes de ces femmes aux prises avec des difficultés dont dépendaient non seulement leur position sociale mais leur vie : la fécondité était une vertu ; mais à quel prix ? Nous découvrons les superstitions liées à la grossesse et à la crainte de la stérilité, la réalité concrète de l'accouchement (la parturiente était assise sur une sorte de chaise percée). Nous suivons la journée d'une Romaine, ses occupations, ses divertissements — de l'animal familier à la correspondance — et surtout les spectacles dont elle était aussi friande que son mari. Elle connaissait aussi les plaisirs de la

villégiature, à la campagne ou à la mer. Les classes laborieuses ne sont pas oubliées ; un chapitre est consacré aux femmes qui travaillent et on voit que les femmes pouvaient pratiquer une foule de métiers, dans le commerce ou l'artisanat, et à tous les niveaux de la société (marchandes de fruits ou de légumes, couturières, teinturières, mais aussi comptables, secrétaires, médecins). On les trouve aussi dans les métiers du spectacle, actrices, danseuses, et même gladiatrices, et bien sûr aussi aux différents niveaux de la prostitution, de la fille qui guette le client dans les quartiers chauds à la prostituée de luxe dont les clients s'arrachent les faveurs à prix d'or. Les femmes d'affaires ne sont pas rares : elles investissent particulièrement dans le secteur de la construction (ateliers de fabrication de briques et de tuiles, qui sont estampillées au nom de la *domina* ou de l'*officinatrix* qui a la responsabilité de l'atelier) et du textile (Domitia Lépida, la tante de Néron, avait confié à un de ses affranchis la responsabilité d'une filature de laine en Lucanie). Tout cela se lit avec un intérêt renforcé par un style agréable et vivant.

C'est seulement dans le domaine de la religion, moins familier aux auteurs, que j'émettrai quelques réserves. D'abord elles acceptent un peu trop facilement l'idée reçue actuellement que les femmes sont fondamentalement exclues de la religion à cause de leur incapacité sacrificielle. Admettons que dans le culte domestique les femmes n'agissent que par délégation du maître de maison. Mais dans le culte public il est abusif de s'appuyer sur la fameuse injonction du licteur (citée par l'abréviateur de Festus), qui chasse les femmes de l'autel comme les esclaves et les étrangers. Le lexicologue précise bien que cet interdit ne concerne qu'un certain nombre de cérémonies et n'est nullement une généralité ; la preuve en est que l'exclusion des femmes du culte d'Hercule à l'*Ara Maxima* est considérée comme une spécificité qu'on éprouve le besoin de justifier par un récit étiologique. L'interdiction faite aux femmes de moudre le grain et de faire cuire les viandes est plus convaincante, bien que la fameuse *mola salsa* indispensable à tout sacrifice soit justement préparée par les Vestales, des femmes. Exception qui confirme la règle, certes, mais les exceptions sont nombreuses ; outre les Vestales, la *flaminica Dialis* et la *regina sacrorum* ont le droit (et même le devoir) de sacrifier. Et dans la plupart des cultes matronaux, les femmes procèdent bel et bien à des sacrifices. Il serait plus prudent de parler d'une religion féminine, parallèle à la religion masculine, mais non moins indispensable à la survie de l'État.

Je signalerai surtout un développement regrettable sur le culte de Cérès, « divinité complexe..., avec un fondement italique et latin, mais aussi une hellénisation ancienne qui réintroduisit le culte au III^e^ siècle » (p. 234). Comment pouvait-on réintroduire un culte qui n'avait jamais disparu ? En réalité, le *sacrum anniuersarium Cereris* est une cérémonie matronale, *ritu graeco*, créée pendant la seconde guerre Punique ; les matrones, sous la direction de prêtresses originaires de Grande Grèce, mimaient publiquement le mythe de Déméter, à laquelle Cérès était assimilée depuis longtemps, mais dont le culte appartenait jusque-là à la religion masculine et était célébré uniquement *ritu romano*. En revanche le développement sur l'importance du sacerdoce des prêtresses des impératrices divinisées en Italie et dans les provinces, seule source de promotion sociale pour les dames provinciales, est intéressant. Celui sur le rôle politique de quelques grandes figures féminines clôt brillamment l'ouvrage. On aurait cependant aimé une conclusion d'ensemble au lieu de cette fin abrupte. Par ailleurs l'absence totale de références précises à la bibliographie moderne (rassemblée cependant en fin de volume) est sans doute une loi du genre, mais elle est gênante pour le lecteur soucieux d'approfondir les informations données. Les illustrations sont peu nombreuses mais fort bien choisies : on peut voir aussi bien une poupée romaine (articulée !) que des marchandes à leur étal ou une scène d'accouchement. Au total donc un ouvrage à recommander à

tous ceux qui veulent une synthèse à la fois solide et agréable à lire sur la femme romaine.

Nicole Boëls-Janssen.

Robert Étienne et Françoise Mayet, *Le vin hispanique* : Paris, de Boccard (Trois clés de l'économie hispanique ; I), 2000, 295 pages, ill., cartes, index.

Ce livre est le résultat d'un séminaire que les auteurs ont consacré trois années durant à trois éléments clés de l'économie antique, deux autres volumes (en préparation) devant traiter des salaisons ou sauces de poisson, puis de l'huile. L'amphore, conteneur privilégié de ces produits de consommation, constituera le fil directeur des trois ouvrages, qui auront pour cadre commun l'ensemble de la péninsule ibérique. Le terme « hispanique » étant pris ici dans son sens géographique, afin d'éviter toute ambiguïté, il aurait été utile de préciser que les trois livres ne concerneront que l'*Hispania* romaine, et plus précisément celle du Haut-Empire, ainsi que l'étude porte seulement sur le vin destiné à l'exportation en dehors de la péninsule.

En ce qui concerne la Bétique et la Tarraconaise, R. Étienne et F. Mayet reprennent les études des auteurs espagnols ou étrangers qui ont travaillé sur ces provinces, et dont on trouvera mention dans les notes de bas de page ou dans la bibliographie finale. Pour la Lusitanie en revanche, ils s'appuient sur les recherches franco-portugaises auxquelles ils ont participé. C'est d'ailleurs avec elle que s'ouvre le livre, formé de trois parties (une pour chacune des provinces hispaniques), et d'une dernière étudiant le commerce du vin de l'ensemble de la péninsule.

Cette première partie n'occupe que les pages 15 à 58, car on sait peu de chose du vin de Lusitanie : son existence précoce est pourtant attestée par un passage de Polybe, mais on ne connaît à ce jour aucune amphore vinaire proprement lusitanienne. Les deux auteurs estiment donc que la production consistait en un vin courant, destiné à l'auto-consommation ou au commerce local, et transporté dans d'autres conteneurs que l'amphore. L'un de ceux-ci pourraît être le tonneau : à défaut d'exemplaires en bois, on a retrouvé 77 représentations en marbre de barriques (de 100 à 250 litres) ou de barils (jusqu'à 50 litres) ; le catalogue de ces *cupae* funéraires — établi à partir de l'ouvrage de José d'Encarnação, *Inscrições romanas do Conuentus Pacensis*, publié à Coimbra en 1984 — montre qu'elles datent surtout du IIe siècle après J.-C. (quand apparaît la formule *D. M.*), et proviennent de l'Alentejo portugais, autour de Béja *(Pax Iulia)* où devait se trouver l'atelier de sculpture. Le grand nombre de dédicaces à *Liber Pater* (ou à un dieu indigène romanisé sous le nom de *Deus Liber Pater*) ainsi que la figuration fréquente d'une patère et/ou d'un *urceus* témoignent — selon les auteurs — d'une symbolique du vin comme gage d'éternité, la barrique présente au-dessus de la tombe constituant l'assurance d'une éternelle libation en faveur du défunt.

La seconde partie du livre (p. 61 à 97) est encore moins longue que la précédente, ce qui surprend car, à la différence du vin de Lusitanie, celui de Bétique est connu à la fois par des sources antiques et des amphores. Les premières sont étudiées en détail par R. Étienne et F. Mayet, qui rappellent que Strabon, Varron, Columelle (originaire de Gadès) et Pline attestent l'abondance de ce vin, également évoqué par les émissions monétaires de huit villes de la province romaine. En revanche, on peut regretter que les amphores de Bétique soient étudiées aussi brièvement, la moitié des vingt pages qui en traitent concernant d'ailleurs d'autres

amphores : les Dressel 1C, qui devaient contenir des salaisons plutôt que du vin ; les Dressel 2-4 trouvées dans le Sud de la péninsule, mais qui n'y avaient pas été fabriquées car provenant de la Tarraconaise. En Bétique, la seule amphore vinaire actuellement connue est la Haltern 70, qui semble avoir servi de principal conteneur, d'Auguste aux Flaviens. Les dernières pages de la seconde partie portent sur le *defrutum* produit en Bétique, dont les auteurs estiment qu'il ne s'agit pas d'un sirop mais d'un vin cuit, bu tel quel ou utilisé comme sauce ou comme conservateur.

La troisième partie de l'ouvrage est de loin la plus longue, puisqu'elle va des pages 101 à 210, soit le double des deux premières et le tiers du volume. Cela s'explique par le fait que le vin de la Tarraconaise — ou plus exactement de sa frange littorale méditerranéenne, seule étudiée ici — est le mieux connu de la péninsule ibérique ; il a fourni la matière de nombreux articles (comme on peut le voir dans les notes de bas de page ou dans la bibliographie générale), et donné lieu à deux synthèses espagnoles (de J. Miró en 1988, et de V. Revilla en 1995) sur lesquelles s'appuient les auteurs pour présenter l'état actuel des recherches. Comme pour la Lusitanie et la Bétique, ils étudient d'abord les sources épigraphiques et littéraires, qui attestent l'existence simultanée de vins courants et de crus de qualité. De même, la typologie des amphores de Tarraconaise se révèle plus riche et plus complexe que dans les autres provinces : dès la fin de la République, on y réalise d'excellentes copies (en fait des contrefaçons, si elles étaient destinées à faire passer pour italien le vin hispanique) de la Dressel 1B italienne, puis, sous Auguste, de simples imitations de celle-ci, telles la Pascual 1 (la plus abondante) et la Léétanienne 1. De même l'amphore Dressel 2-4 de Cos sera reproduite en Tarraconaise jusqu'à la fin du IIe siècle de notre ère, même si son exportation s'arrête sans doute à la fin du précédent.

Soixante pages de cette troisième partie correspondent à un utile catalogue alphabétique des marques d'amphores vinaires de la province (avec dessin de chacune en regard), qui comptait 334 numéros en 1998. La carte des centres de production d'amphores connus, des Pyrénées au cap de la Nao, souligne une prépondérance de Léétanie (42 numéros sur 72) qui ne peut être seulement due au plus grand nombre de fouilles et prospections menées autour de Barcelone. La combinaison de cette carte avec le tableau des types d'amphores retrouvés sur chaque site fait penser que le vin de masse provenait de la zone côtière de Léétanie, et était conditionné dans les amphores des ateliers situés autour des grands ports : *Iluro* (Mataro), *Baetulo* (Badalona) et *Barcino* (Barcelone) ; en revanche, les zones d'altitude plus élevée, comme la vallée du Llobregat, produisaient un vin moins abondant mais de meilleure qualité.

Le livre se poursuit avec une étude globale du vin hispanique (diffusion, importance, commerce), également brève puisqu'elle n'occupe que les pages 213 à 241. Il faut dire que nos connaissances sur la diffusion de ce vin sont très inégales selon les provinces. Faute d'amphores, on ne sait pratiquement rien sur celle du vin de Lusitanie, qu'on suppose purement locale. Celle de Bétique semble indiquer deux destinations privilégiées : le *limes* par l'axe Rhône-Rhin, Rome et la Campanie par la mer. Les trouvailles plus nombreuses d'amphores de Tarraconaise permettent de voir qu'elles aussi ont suivi ces deux itinéraires, mais surtout — pour l'Oberaden 74 et la Pascual 1 (présente sur une centaine de sites) — l'isthme gaulois de Narbonne à Bordeaux ; seule la Léétanienne 1 n'a guère dépassé le cadre de sa Catalogne originelle. En ce qui concerne l'importance des exportations provinciales, les amphores de Tarraconaise apparaissent les mieux représentées en Gaule, où elles ont totalement supplanté les vins italiens avant que les productions locales ne leur fassent connaître le même déclin ; en revanche, le vin de Bétique, quoique

nulle part prépondérant (sauf à Ostie), s'est maintenu plus longtemps, peut-être parce qu'il était associé aux productions réputées de salaisons et d'huile de la province. Mais c'est sans doute le commerce du vin hispanique qui nous échappe le plus, tant la documentation est rare et difficile à interpréter.

Ce constat désabusé explique peut-être la brièveté extrême de la conclusion (p. 253-256), une telle synthèse se heurtant à des disparités énumérées dès l'introduction : régionales, entre les trois provinces ; chronologiques, entre le Haut-Empire et les siècles suivants ; thématiques, entre un vin de qualité destiné au marché italien et une production de masse pour le *limes* ; documentaires, en raison du déséquilibre des sources et de la difficulté à les utiliser. Les problèmes rencontrés avec le vin risquant de se renouveler pour l'huile et les salaisons, on peut se demander si un seul volume regroupant ces trois produits n'aurait pas permis d'éviter les inconvénients de ce premier ouvrage : parties très inégales, chapitres réduits parfois à quelques pages, développements sur d'autres amphores que celles à vin, etc.

Tel qu'il est, ce livre a le mérite de faire le point sur le vin d'exportation hispanique, de rassembler l'abondante bibliographie le concernant, de fournir un catalogue presqu'exhaustif des marques d'amphores vinaires, le tout dans une typographie, un style et une illustration clairement lisibles.

Nicole Dupré.

Maria Federica Petraccia Lucernoni, *Gli* stationarii *in età imperiale* : Rome, 2001, 111 pages.

Maria Federica Petraccia Lucernoni a entrepris de rassembler toutes les sources antiques concernant les *stationarii* afin d'étudier leur caractère et leur rôle. Elle commence pour cela par une étude complète de ces personnages : chronologie et répartition géographique, onomastique, fonctions, carrière et corps d'appartenance, famille. Elle dresse ensuite une prosopographie exhaustive (136 attestations). Les témoignages sont classés par ordre chronologique, ceux qu'il est impossible de dater étant à la fin. Une bibliographie et un index complètent l'ouvrage.

Les témoignages que l'auteur a réunis vont des I^er^-II^e^ siècles aux VII^e^-VIII^e^ siècles, une longue période au cours de laquelle le caractère et le rôle des *stationarii* n'ont pas connu de changements importants. Même si ces derniers ne sont pas attestés dans certaines provinces de l'Empire (Bretagne et Achaïe), ils sont cependant, selon toute vraisemblance, présents partout. Ils se distinguent des *frumentarii*, *beneficiarii*, *kolletiones* et *curiosi*, auxquels ils sont parfois associés, et ont une compétence aussi bien dans le domaine militaire que civil. Ils ont essentiellement pour mission de surveiller le *cursus publicus*, de contrôler et de garantir la circulation des biens et des personnes, de prélever des taxes et des droits de douane, de capturer les personnes recherchées par les autorités à des titres divers, de les interroger et de les mettre en prison. Ils peuvent aussi accomplir des tâches plus particulières : réquisition de vivres, bétail et logement, enrôlement forcé de recrues, confiscation des biens des chrétiens et mise sous scellés de leurs lieux de culte. Les sources présentent d'eux une image généralement positive, mais elles montrent aussi qu'ils peuvent se livrer à des actes répréhensibles, par exemple des exactions.

Le livre de Maria Federica Petraccia Lucernoni a le grand mérite d'étudier les *stationarii* en les distinguant bien des *beneficiarii* et des *frumentarii*, auxquels on a

tendance à les identifier, parce que ces derniers sont mieux connus. En se fondant sur les sources, l'auteur présente une image nouvelle et complète de ces soldats, et contribue à une meilleure connaissance de l'armée romaine. Quelques fautes de frappe sont à signaler, dans la note 255 p. 44 et p. 91 (« gouvernment »). Mais cela n'enlève rien à la qualité et à l'intérêt de ce livre.

Catherine WOLFF.

Béatrice BAKHOUCHE, *L'astrologie à Rome*. Bibliothèque d'Études Classiques, 29, Éditions Peeters : Louvain, Paris, Sterling (Virginia), 2002, 241 pages.

Dans la recension, publiée dans cette revue (*R.E.L.*, 80, 2002, p. 370), de C. SALEMME, *Introduzione agli Astronomica di Manilio*[2], j'appelais de mes vœux « un petit livre d'initiation à l'astrologie » de Manilius et de Firmicus Maternus. C'est déjà chose faite avec cet ouvrage de B. BAKHOUCHE, qui est le pendant à la fois de son précédent travail, *Les textes latins d'astronomie* (même collection, 1996) et de la classique *Astrologie grecque* de BOUCHÉ-LECLERCQ (1899, repr. 1963 et 1979), qui n'octroyait à Rome que la portion congrue. Nous voilà donc comblés à tous égards.

Le livre de B. BAKHOUCHE, dont le propos avoué est de montrer que face à l'astrologie les Romains ne sont pas de simples épigones des Grecs, est harmonieusement composé. Six chapitres constituent deux parties équilibrées : 1) Chap. I-III, Préhistoire de l'astrologie, théorie astrologique, applications de l'astrologie ; 2) Chap. IV-VI, L'astrologie dans la culture, dans la religion et dans ses rapports avec le pouvoir : « science » et théorie d'abord, histoire des idées et civilisation ensuite.

Donc, après un préambule sur la Chaldée, l'Égypte, la Grèce et l'Étrurie, les deux chapitres suivants définissent les notions fondamentales : zodiaque et planètes (en exaltation ou en dépression), domiciles planétaires, confins, décans, aspects, antiscies, cercle de géniture et ses points remarquables (Horoscope, Fond du Ciel...), lieux (= maisons), *paranatellonta*, apotélesmatique universelle et individuelle, mélothésie et chorographie zodiacales, iatromathématique, *chronocratores*... mais manquent les *athla* ou *sortes* de Manilius (III 96-202). Tout cela aidera beaucoup le latiniste profane qui s'aventurerait dans Manilius ou Firmicus Maternus. Cependant, il faut bien convenir que toutes ces définitions demeurent des prolégomènes, inutilisables en l'état : devant elles, notre embarras est celui d'un marmiton à qui, pour la confection d'un plat compliqué, on donnerait seulement une longue liste d'ingrédients sans lui souffler mot du mode d'emploi et des processus de préparation. Car le nombre de paramètres dont l'astrologue doit tenir compte est proprement hallucinant : signes du zodiaque, bien entendu, mais aussi décans, influences de la lune et des planètes, variables selon leur position sur le zodiaque, leurs situations d'exaltation ou de dépression, les rapports qui interviennent entre elles (*cf.* Manil., IV 363-443). Si Manilius simplifie les choses en éliminant les planètes pour s'en tenir aux signes du zodiaque et aux constellations, Firmicus Maternus leur accorde, lui, une place considérable : son volumineux traité (trois tomes dans la C.U.F. !) envisage une variété prodigieuse de relations et de positions, dont chacune est créditée d'un effet particulier (déterminé selon quels principes ?). L'horoscope vrai et complet d'un individu était donc chose extraordinairement complexe et mystérieuse (B. BAKHOUCHE en souligne à plusieurs reprises le caractère ésotérique). Nous n'en avons, sauf erreur, d'autre exemple que l'horoscope de Ceionius Rufius Albinus, *cos.* 335, analysé dans le plus grand détail par

Firmicus Maternus (II 29, 10-20) : texte capital, auquel ce livre consacre seulement quelques lignes (p. 76 sq.), et qu'il aurait été éclairant de citer *in extenso*, peut-être en appendice, et de commenter. On y voit la foule de facteurs pris en compte, la manière dont ils se renforcent, se concilient ou s'opposent, et l'aplomb de l'astrologue à leur donner (sur quelles bases ?) une valeur prophétique précise. C'était là, à mon sens, une pièce maîtresse du dossier.

Sur la seconde partie (chap. IV-VI), qui est moins de mon ressort, on me pardonnera d'être plus bref : ma lecture en a été moins critique et plus docile. L'astrologie — à quoi B. Bakhouche semble joindre ici l'astrolâtrie et le mysticisme astral — intervient dans la formation scolaire des Romains, dans les doctrines des philosophes et les croyances sur l'origine et les vicissitudes de l'âme. Bien des cultes (Cérès, Cybèle, Apollon, Isis, Mithra, le christianisme même) reconnaissent aux astres un rôle et une influence. Enfin, le prince et son entourage sont imbus d'astrologie, qui légitime le pouvoir, fournit des thèmes de propagande (*Prouidentia*, *Aeternitas*) et justifie le culte impérial, pour ne rien dire des monuments (*Domus Aurea*, *Villa Hadriana*). Tout cela, que les historiens des idées connaissent bien, est utilement rappelé et regroupé dans ces trois chapitres.

Cet ouvrage de synthèse ne prétend guère apporter de nouveautés : ce n'est pas un travail de recherche, mais un bilan relativement bref, commode, clair et bien écrit, qui rendra service aux étudiants et à leurs maîtres. Il est fondé sur d'abondantes lectures, dont témoigne une copieuse bibliographie, où pourtant, dans le domaine qui est le mien, je relève quelques lacunes : sur Aratos, il faut remplacer (p. 18, n. 49) le vieil article du tome II de la *Real-Enzyklopädie* par celui, bien plus récent (1965) et étoffé, du *Supplement* X ; citer le grand livre de M. Erren (1967) et les deux éditions du même Erren (1971) et de D. Kidd (1997) ; sur Manilius, surprise : la grande *editio maior* de A.E. Housman (repr. 1972) n'est pas signalée, et le nom du savant anglais n'apparaît, sauf erreur, qu'une fois (p. 141) dans l'ouvrage.

Quelques inadvertances (passons sur les simples coquilles) relevées chemin faisant : p. 17, n. 48, l'obliquité de l'écliptique varie légèrement ; p. 65, un lapsus sur Saturne : lire sans doute « la Lune et Mercure » ; p. 99, je ne vois pas là des nombres triangulaires (qui sont : ...10, 15, 21, 28, 36, 45, 55, 66, 78...) ; p. 116, *physici* ne signifie pas exactement « philosophes » ; p. 151 sq., B. Bakhouche omet dans son analyse le Cratère (la Coupe), qui s'allie justement à l'Hydre et au Corbeau : groupe fameux de trois constellations australes, face à l'autre tri : Chien, Taureau et Orion, à qui visiblement Mithra est assimilé (*cf.* p. 154, n. 69) ; dans le même contexte, les deux dadophores, plutôt que le Soleil, ne seraient-ils pas les Gémeaux, qui alternent séjour céleste (torche levée) et séjour infernal (torche baissée) ? *Cf.* Avienus, *Ph.* 378 et mes notes *ad loc.*, éd. C.U.F. p. 197 sq. (Servius, *Ad Aen.* VI 121 = Schol. German. p. 127,7 Br. : *horum stellae ita se habent ut occidente una oriatur altera*) ; p. 152 encore, lapsus : lire « Firmicus Maternus » (et non Manilius) en II 4 ; p. 159, Ausone est du IV^e^ siècle, non du III^e^ ; p. 164 « translittérant » est impropre ; p. 177, 16 ou 26 janvier ? ; p. 185 *bibet* est traduit par un présent (c'est faire mourir Auguste trop tôt !) ; p. 196, n. 126, le cube de 5 n'est pas 75 ; p. 162 et 197, « cippe » et « obélisque » sont masculins.

Enfin, le traducteur des poètes qu'il m'arrive d'être sait gré à B. Bakhouche, et l'en complimente, d'avoir tenté, souvent avec bonheur, de traduire, sinon en vers réguliers, du moins en *cola* rythmés ses citations de Manilius : vu la difficulté du texte, il y fallait beaucoup de courage et d'adresse. Mais où avait-elle la tête en traduisant la belle épitaphe métrique (*C.L.E.* 1434) citée p. 162, au point de méconnaître une locution usuelle et de confondre deux verbes que différencie la prosodie ? Me permettra-t-on une *retractatio* ? « Face au martyr quel corps repose

en ce tombeau ? / il vaut pour toi, lecteur, la peine de l'apprendre. / De race illustre et fortunée, mère des pauvres, / Manlia Dedalia, vierge à Dieu consacrée, / sans pensée de mortelle en un cœur de mortelle, / a de tout temps aimé la voie qui mène au ciel. / À près de soixante ans touchant à sa limite, / elle a rejoint le Christ par les hauteurs astrales. / Sœur, ton frère héritier, Théodore, te donne / ce qu'un jour reliront les siècles à venir ». Après la « science » et les idées, il me plaît de laisser le dernier mot à la poésie.

Jean SOUBIRAN.

Pierre SALAMA, *Les bornes milliaires du Territoire de Tipasa* (*Maurétanie Césarienne*) : Roma, Carocci, 2002, 151 pages.

Tous les antiquisants apprécient l'humour et la science de P. SALAMA, qui cristallise dans cet élégant volume sa connaissance inégalable des routes romaines d'Afrique du Nord en choisissant le site féerique de Tipasa, auquel il a même consacré dans la ligne de son ami Camus un petit film savoureux. Le préfacier, Attilio MASTINO (qui a même bénéficié en 1990 d'un *Elogium Mastinense*, « poème moliéro-homérique »), et J.-P. LAPORTE nous présentent successivement l'auteur, dont la bibliographie dépasse 100 n^{os}, et culmine avec *Les Voies romaines de l'Afrique du Nord* (1951) et *Bornes milliaires d'Afrique romaine* (1987) ; il prépare actuellement la publication des 2000 bornes d'Afrique du Nord pour le *CIL* XVII. Natif d'Alger et formé par des maîtres tels que J. DESPOIS, J. HEURGON et L. LESCHI, au cours d'études mi-historiques, mi-juridiques (ce qui nous a valu la citation liminaire de Montesquieu), P. SALAMA a été happé par la guerre de 1939 à 1945 en France, en Tunisie, en Italie, en Provence et en Allemagne, où sa conduite lui a valu la Légion d'Honneur. Son parcours scientifique, commencé en 1947, est en pleine production. Ce livre nous fait admirer toutes les facettes d'un extraordinaire talent : l'épigraphiste et le photographe (*cf.* note 8), le géologue et le géographe, le numismate et l'historien, le philologue enfin.

Tipasa, devenue *Aelia Augusta* sous Hadrien, avait déjà été étudiée par St. GSELL, J. BARADEZ et S. LANCEL, souvent cités. Il en reste 39 milliaires, dont 3 inédites, allant de Macrin à Gratien, de 218 à 370 environ, distribuées sur 150 ans. Elles sont soumises à une minutieuse autopsie qui renouvelle souvent les lectures, photos et relevés à l'appui, et les connaissances. Elles sont situées sur quatre routes, A et B, allant jusqu'à Cherchel et Alger, voie littorale, C et D à Médéa et à *Aquae Calidae*, voie intérieure. À propos de chaque borne on nous fournit la bibliographie, la date de découverte, le lieu de conservation, la typologie, la pétrographie, l'état actuel, le texte et sa restitution (indispensable !), la datation, la mention de l'empereur (ou des empereurs) au nominatif presque toujours (le datif est très rare). La pierre date principalement du calabrien (lumacelle) et du tyrrhénien (grès), prise sur les terrasses quaternaires ; rarement le marbre du Filfila. La lecture pose parfois de grandes difficultés où la sagacité et l'ingénuité de l'auteur font merveille. Les palimpsestes, jusqu'à cinq gravures superposées, sont particulièrement enchevêtrés mais souvent révélateurs, à cause des martelages d'empereurs honnis. La qualité, assez inégale, s'améliore beaucoup sous Constantin.

Les grandes questions archéologiques sont celles de la forme des bornes (il y en a sept espèces et une seule est parallélépipédique), de leur taille (à la carrière) et de leur gravure (à leur emplacement). L'état des bornes est tributaire — outre les martelages — soit de l'érosion éolienne, soit de l'action du ruissellement (l'eau de mer ajoute l'action du sel), soit de l'usure. Et les distances ? elles ne partent pas des

portes, mais du forum. Autant de réponses définitives à toutes nos interrogations. Ce livre essentiel est mieux qu'un « essai » (p. 124), il nous donne une grande *leçon* de méthodologie, un modèle parfait. Ses quatre Annexes et ses trois Index augmentent encore sa portée. Au-delà des milliaires, il constitue une magnifique introduction à l'épigraphie, donnée sur le terrain, par un extraordinaire connaisseur.

Pierre FLOBERT.

Yvette DUVAL, *Chrétiens d'Afrique à l'aube de la paix constantinienne. Les premiers échos de la grande persécution* (Collection des Études Augustiniennes, série Antiquité, 164) : Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 2000, 524 pages + 10 pages de planches photographiques et plans.

M^me^ Yvette DUVAL étudie dans ce livre deux des pièces que donne, après le traité d'Optat de Milève *Contre les donatistes*, un manuscrit provenant de l'abbaye Saint-Paul de Cormery (*Parisinus* lat. 1711, autrefois *Colbertinus* 1951, fin VIII^e^-début IX^e^ siècle ou XI^e^ siècle) : les *Gesta apud Zenophilum* et les *Acta purgationis Felicis episcopi Autumnitani*. Il s'agit là de documents capitaux sur l'Église d'Afrique « à l'aube de la paix constantinienne » et du schisme donatiste. Les *Gesta* sont le procès-verbal de l'action intentée par un diacre de Cirta (Constantine), Nundinarius, en 320, devant Zenophilus, gouverneur de Numinie, contre son évêque, Siluanus, figure haute en couleur de voyou ecclésiastique, dont les agissements furent par ailleurs déterminants dans l'éclatement du schisme. La *purgatio Felicis* lave cet évêque d'Abthugni (en Proconsulaire, et non pas en Byzacène, comme on l'a longtemps cru : *cf.* p. 8) du grief de *traditio* (livraison aux autorités de Livres saints et autres objets sacrés pendant la persécution de Dioclétien) — grief qui avait donné aux donatistes motif pour rejeter la validité de l'élévation de Caecilianus au siège de Carthage, Felix étant l'un de ses consécrateurs. Les *Gesta* renferment eux-mêmes entre autres un troisième document : les *Acta Munati Felicis*, procès-verbal de la saisie par Munatius, *flamen perpetuus*, des livres et objets à Cirta au début de la persécution, en 303 (épisode où Siluanus, alors sous-diacre, aurait eu un comportement, paradoxal chez un futur donatiste, de « traditeur »). De la sorte, c'est en fait à l'examen sur frais nouveaux de trois monuments que s'attache Y. DUVAL.

Ces monuments ont souvent attiré l'attention des savants, depuis D. VOELTER en 1883 jusqu'à S. LANCEL, en passant par L. DUCHESNE et le grand historien de la littérature latine chrétienne d'Afrique, P. MONCEAUX. Ils ont fait l'objet d'une édition par C. ZIWSA, *C.S.E.L.*, 26, 1893, et sont reproduits, avec traduction, par J.-L. MAIER, *Le dossier du donatisme*, 2 vol., Berlin, 1987-1989 (sur quoi voir S. LANCEL, *Le dossier du donatisme*, *R.É.L.*, 66, 1988, p. 37-42, que, sauf erreur, Y. DUVAL ne mentionne pas). L'auteur doit donc se situer dans des débats anciens et nourris.

Son livre est né d'une inspection plus attentive du manuscrit de Cormery. Il entend conjoindre investigation historique et enquête philologique, élucidation des difficultés de texte et, par une action réciproque, reconstitution des faits. L'exposé procède en trois étapes : l'Église de Cirta d'après les *Gesta* ; l'Église d'Abthugni d'après les *Acta* ; l'installation matérielle des Églises africaines au début du IV^e^ siècle. Le chapitre 5 (premier de la deuxième partie) propose (p. 231-244) une « transcription » (avec abondantes notes textuelles) des *Acta* (fol. 25r-29r du ms.) ; les *Gesta* ne font pas l'objet du même traitement : l'auteur, qui les commente et les corrige, se borne à reproduire, en annexe (p. 469 s.), une « photocopie » des folios

concernés (17r-24v) du ms. (la même annexe donne également les *Acta*). Chemin faisant, l'analyse multiplie les corrections, souvent de vaste ampleur : ce sont ces corrections qui font le prix de l'ouvrage, et suscitent l'assentiment ou le scepticisme, alimentant toujours, du moins, la réflexion.

Telle quelle, la démarche qu'a adoptée Y. Duval étonne par sa dissymétrie. Car il faut regretter que l'auteur n'ait pas procédé à une véritable édition. Il n'aurait pas été, je crois, mal venu d'insérer d'entrée de jeu le fac-similé des folios manuscrits, puis, au terme, après l'étude en trois parties, un texte critique, avec apparat et surtout traduction (nous verrons sur un exemple que l'exercice de version pouvait à l'occasion fournir une utile pierre de touche). Je ne pense pas que cela eût beaucoup alourdi l'ouvrage ; cela surtout serait allé dans le sens de la minutie que, sans doute à bon droit, affectionne l'auteur (elle n'hésite pas à revenir, et plusieurs fois, sur ses analyses et à se répéter, à annoncer aussi, et de manière insistante, des développements ultérieurs).

À l'inverse, sur un point, Y. Duval, je crois, pèche par concision. L'introduction générale ne livre pas de description précise (quant au contenu surtout) du *codex* de Cormery ; en particulier elle n'énumère pas les pièces qui forment l'*Appendix Optati* et elle ne dit rien des rapports de cette *Appendix* avec le traité d'Optat et avec les œuvres antidonatistes d'Augustin, qui cite les *Gesta* dans le *Contra Cresconium*. Choses bien sûr familières aux spécialistes, mais un point sur la question aurait éclairé le profane.

Je ne ferai pas ici l'inventaire de toutes les corrections solides qu'introduit Y. Duval : je me bornerai à mentionner son refus, justifié, des émendations apportées jadis par P. Monceaux aux premières lignes des *Gesta* (p. 27 s.) et sa restitution, très probable, d'une liste de noms de clercs, dans les mêmes *Gesta* (p. 50 s.) ; on pourrait prodiguer les exemples heureux. Je n'entrerai pas non plus dans le débat relatif à l'existence à haute époque (III^e^ siècle) de cimetières spécifiquement chrétiens (p. 448 s.) : débat dans lequel Y. Duval prend une position conservatrice, favorable à l'idée d'une telle existence. Je remarquerai plutôt que, à plusieurs reprises, la critique des solutions adoptées par les historiens antérieurs emporte l'adhésion plus que la solution nouvelle proposée. Voici cinq exemples.

1) *Gesta*, fol. 17v. « assensum » (*cf.* p. 95 s. [et *loc. par.* !]). Y. Duval ne veut pas que les magistrats chargés de la perquisition en 303 soient « montés » chez le lecteur Victor en son absence (« ascensum est », selon une correction généralement adoptée) ; elle préfère conserver la leçon manuscrite, qui signifierait que la perquisition *in absentia* exigeait l'accord des magistrats. Possible ; mais le raisonnement qui conduit à cette attitude de louable *statu quo* n'a rien de démonstratif. Il s'agit au reste d'un détail.

2) *Gesta*, fol. 18v. « capitulatam » (*cf.* p. 74-77). Le mot est très rare, d'étymologie déroutante au surplus. S'appuyant sur les suppositions des érudits antérieurs, qui unanimement devinent dans ce terme le nom d'un récipient, Y. Duval suggère de corriger en « capsulatam », qui serait un dérivé de *capsula*, diminutif de *capsa* : *capsulata* désignerait un étui, voire une reliure de *codex* (en l'espèce biblique). Il semble de mauvaise méthode d'inventer un hapax, au demeurant mal formé : on ne sache pas que le suffixe *-atus* soit un morphème diminutif. Mieux vaudrait, si « capitulam » paraît décidément indigeste, en rester à « capsulam », voire à « capsellam ». Encore que, dans ce cas, on ne saisisse pas le mécanisme de la faute. D'autant plus qu'il est un fait troublant : le passage se trouve cité par Augustin, *C. Cresc.* (3, 29, 33 et 4, 56, 66), et la citation augustinienne, dans la majorité des témoins, comporte « capitulatam » ; comme la tradition du *C. Cresc.* et celle de l'*Appendix Optati* sont indépendantes, et que l'on imagine mal que toutes deux aient commis indépendamment la même faute étrange, il faut conclure que « capitulatam » se

lisait dans l'ancêtre commun, que, sans doute à travers des intermédiaires, Augustin, qui pourtant connaissait sa langue, aura recopié sans s'émouvoir (ajouter que *capitulata* apparaît encore chez le même Augustin en *Ep.* 53, 4, par allusion au même épisode). La rigueur philologique exige donc de maintenir le terme — et d'en chercher une explication. À titre d'hypothèse, je penserais que *capitulata* est un adjectif substantivé, sur le modèle, bien attesté dans toute la latinité, d'ellipses comme *frigida* (s.e. *aqua*) ou *ferina* (s.e. *caro*), ou encore, dans l'usage ecclésiastique, *formata* (s.e. *epistula*) : *capitulata* (s.e. par exemple *capsa*) désignerait justement une cassette, ou une reliure (d'argent, *argentea* : ce que le texte précise), « à cabochons » (noter l'image semblable dans l'expression française), selon une technique d'orfèvrerie connue dès l'Antiquité (voir par exemple dans C. Mohrmann-F. Van Der Meer, *Atlas de l'Antiquité chrétienne*, Paris-Bruxelles, 1960, fig. 203, la photographie d'une reliure d'évangile, datée de 420, dont le centre est orné d'une croix gemmée [Milan, Cathédrale] ; sur les « plats » de couverture à « bouillons » ou « cabochons » d'époque médiévale, premières indications dans J. Lemaire, *Introduction à la codicologie*, Louvain-la-Neuve, 1989, p. 197).

3) *Gesta*, fol. 22r. « petato » (p. 160-161). Barbarisme, qu'Y. Duval propose de remplacer par un autre barbarisme : « *primato ». Pour signifier « (évêque) primat », *primatus*, *-i* n'existe pas, mais bien *primas*, *-atis* ; il faudrait donc écrire « primate » (forme suggérée d'ailleurs p. 161, n. 1) ; mais le mot appartenait-il au vocabulaire des institutions chrétiennes dès le début du IV^e^ siècle ?

4) *Gesta*, fol. 22v. « biduo post parem » (p. 131 s.). Y. Duval combat longuement la correction, souvent adoptée, « biduo post pacem », qui daterait avec trop de précision l'élection de Siluanus au siège de Cirta « deux jours après récupération de la paix (religieuse) » (*i.e.* la fin de la persécution). Elle plaide pour la *lectio tradita*, et comprend que les notables (et autres) de Cirta ont « pendant deux jours » (*biduo* : ablatif duratif) acclamé un autre candidat, après que le compétiteur (*par*) de celui-ci, en l'espèce Siluanus, eut été présenté : l'expression fortement ramassée *post parem* équivaudrait à la temporelle que je viens de donner. Que « post pacem » prête le flanc à la critique, soit ; que l'élection de Siluanus ne soit pas allée sans remous, évidemment : le texte le dit ; reste que « post parem » oblige, pour être compris, à une paraphrase particulièrement développée (aussi bien Y. Duval ne traduit pas : signe inquiétant), et que les *Gesta* ne nous ont pas habitués à un laconisme en l'espèce plus que tacitéen. Je n'ai pas de solution autre. Je considère le passage comme *locus nondum sanatus*.

5) *Gesta*, fol. 23r. « in area martyrum » (p. 373 s.). Suivant les indications que donne apparemment le manuscrit tous les historiens ont jusqu'ici compris que, la basilique « cathédrale » n'étant pas encore restituée aux chrétiens, l'élection de Siluanus s'est déroulée *in casa maiore*, dont il serait précisé plus loin qu'elle aurait été sise *in area martyrum*, « dans le cimetière des martyrs ». Y. Duval montre que cette dernière appellation est un hapax incongru ; elle pense qu'il faut corriger « in area martyrum » en « in casa maiore » et renoncer à la reconstitution topographique rappelée à l'instant : il s'agirait bien de la « cathédrale », restituée. La première partie de la démonstration convainc ; la proposition de correction rend plus perplexe : là encore le mécanisme de la faute ne se laisse pas discerner, et surtout, l'auteur, pas plus que ses prédécesseurs, n'est en mesure d'apporter un parallèle contemporain à l'emploi de *casa* au sens d'« église » et, qui pis est pour ce qui la concerne directement, de *casa maior* au sens d'« église majeure » (« épiscopale »).

Ainsi le philologue éprouve parfois quelque peine à suivre Y. Duval. Et il aurait attendu le respect des conventions typographiques en vigueur dans sa discipline (ce sont les crochets obliques qui signalent les mots, et à la rigueur les lettres et syllabes, ajoutés, les crochets droits indiquant au contraire une suppression). Au

reste, on omettrait une moitié de la vérité à oublier que ce livre, où la philologie joue un si grand rôle, est aussi, et avant tout, un livre d'histoire, et d'une histoire fort érudite. Cependant (qu'on me passe ce fragment, personnel au fond, d'*ars dictaminis*) histoire dit plus qu'érudition : elle doit signifier également, selon un mot célèbre, « résurrection » — et à l'occasion, par-delà l'exigence critique souvent aride en son exposition, bonheur de plume, étant aussi récit, comme MARROU l'a autrefois brillamment rappelé. Or les *Gesta* et les *Acta* offraient à cet égard des morceaux de choix, et un beau champ d'exercice. Car ce qui est donné à voir là, c'est la vie de communautés, ses mouvements, avec une immédiateté rare pour l'Antiquité, qui invite l'historien à se créer un style aussi évocateur que celui d'un DUBY ou d'un GOUBERT ; et ce qui est mis en scène, ce sont les réactions, comportements et mentalités d'acteurs souvent fort peu « saints de vitrail » avec une crudité qui mérita bien, jadis, le ton élégamment ironique d'un DUCHESNE...

Signalons pour terminer que subsistent plusieurs coquilles, certaines bizarres (*Baluz : p. 233, 235, 238 ; *Samosathe : p. 369, et n. 3), et une légère erreur (p. 450 : Tertullien n'a pas écrit l'*Ad Scapulam* en 203 mais en 212).

Les acquis de ce livre sont nombreux, et ses mérites, grands, sans conteste. Mais le plus grand est peut-être d'avoir troublé des consensus parfois obtenus de guerre lasse, démoli des constructions qui ne duraient que parce qu'on n'osait plus y toucher, et avec vigueur attiré de nouveau l'attention sur les incertitudes persistantes de textes singulièrement riches.

Paul MATTEI.

F. KOLB, *Herrscherideologie in der Spätantike* : Berlin, Akademie Verlag, 2001, 274 pages.

L'évolution des institutions impériales à la fin de l'Antiquité a toujours constitué une matière délicate et nul n'était mieux qualifié que F. KOLB, éminent spécialiste du Bas-Empire, et spécialement de la Tétrarchie, pour offrir une synthèse sur l'idéologie impériale. Le terme idéologie doit être pris ici dans son sens large, car l'auteur étudie autant le fonctionnement du collège impérial et le cérémonial que la philosophie politique. Il reflète cependant bien l'esprit de l'ouvrage qui ne s'intéresse pas au « métier » d'empereur et ne traite pas à proprement parler de la fonction impériale. De façon fort pertinente, la synthèse est suivie par l'analyse de vingt-sept documents, qui illustre et approfondit les réflexions présentées dans la première partie (p. 141-254). Les documents iconographiques y sont largement représentés et des pièces majeures, comme les tétrarques de Venise ou le *missorium* de Madrid, donnent lieu à des commentaires magistraux. Si les monnaies sont très présentes, on peut toutefois regretter la rareté des inscriptions (deux apparitions aux doc. 7 et 23), si précieuses pour comprendre l'idéologie impériale.

De structure chronologique, le plan de la synthèse (p. 25-140) aborde tour à tour la Tétrarchie, le règne de Constantin et enfin les années 337-470. Mais la présence de sous-parties thématiques identiques dans chaque partie — l'accession au pouvoir, le collège impérial, le cérémonial, les vertus impériales — permet de dégager les grandes problématiques et de poser les questions de fond. La thématique du changement et de la continuité structure l'essentiel de la réflexion et préside aux deux interrogations principales : quelle fut l'originalité réelle de l'œuvre de Dioclétien ? Quels furent le rythme et l'ampleur de la christianisation de l'Empire à partir de Constantin ? Si la mise en place de la Tétrarchie représente bien une nouveauté majeure, le reste de l'action de Dioclétien apparaît plutôt comme une généralisa-

tion et une régularisation de pratiques déjà existantes, comme dans le cas du cérémonial. À l'époque de Constantin, la christianisation de l'idéologie impériale est à peine ébauchée et ses apports majeurs, tel l'usage du diadème ou du trône, ne doivent rien au christianisme. Il faut attendre les années 380 pour que l'empereur romain puisse être véritablement considéré comme un *Imperator Christianissimus* et 457 pour voir l'Église jouer un rôle dans l'investiture impériale.

Au-delà de ces débats, l'auteur sait éviter les oppositions simplistes et son analyse met en lumière l'unité profonde de la période autant que la constante réélaboration de la tradition romaine. La collégialité impériale, instaurée par Dioclétien, survécut à la Tétrarchie puisque Constantin et ses successeurs s'associèrent aussi des corégents et les mêmes principes de *similitudo* et de *concordia* entre les empereurs concernèrent les uns et les autres. En adoptant une représentation idéalisée du portrait impérial, imitée du modèle augustéen, Constantin n'était pas moins fidèle à la tradition romaine que Dioclétien. À la fin du IV^e^ siècle, Symmaque comparait l'investiture de l'empereur par l'armée au vote des comices, thèse peu défendable constitutionnellement, car le souverain était en fait désigné par un groupe restreint d'officiers, mais l'évolution ultérieure témoigna de la vitalité de la tradition classique puisque le Sénat désigna Léon I^er^ à l'Empire en 457. Face à une telle force des traditions romaines, la nouveauté de l'anthropologie politique chrétienne ne peut être sous-estimée. La nature théocratique du régime, pleinement réalisée par la Tétrarchie, ne fut certes pas remise en cause, mais la logique en changea profondément à partir de 380. L'empereur n'était plus le fils de Jupiter comme Dioclétien ni même une figure christique à l'image de Constantin, mais un pécheur soumis comme tel à l'Église, dont la médiation lui était indispensable pour entrer en contact avec Dieu.

Christophe BADEL.